**TRANSHUMANISME & INTELLIGENCE ARTICIFIELLE :**

**POUR QUI, POURQUOI, JUSQU’OU ?**

« La question n’est pas de savoir s’il faut, ou non, avoir peur du transhumanisme car cette approche n’est pas le facteur causal du processus de transformation de l’humain qui est en cours. Elle n’est qu’un catalyseur de la véritable cause que constitue l’évolution de la recherche scientifique au sein d’une société libérale. ». C’est la synthèse proposée par Jean-Noël Missa, docteur en médecine et en philosophie, professeur à l’ULB et Directeur de Recherches au FNRS en philosophie des sciences biomédicales et en bioéthique. Co-auteur, avec L. Perbal, de l’ouvrage « *« Enhancement » : aspects éthiques et philosophiques de la médecine d’amélioration* » (2009), ainsi que coéditeur, avec G. Hottois et L. Perbal, de l’«*Encyclopédie du transhumanisme et du post humanisme* » (2015), il était l’invité de l’une des conférences Philosophies et Management de ce mois de juin.

**Le transhumanisme, qu’est-ce que c’est ?**

Le terme est-il bien choisi ? Contrairement à qu’il laisse penser, il ne s’agit pas d’aller « au-delà » du mouvement intellectuel de la Renaissance qui a remis à l’honneur l’étude des textes antiques, ni « au-delà » de la philosophie de vie qui place l'homme et les valeurs humaines au-dessus de toutes les autres. Il s’agit d’une approche, à la fois plus prosaïque et plus ambitieuse, qui cherche à aller « au-delà » de l’humain actuel, vers ce que l’on pourrait appeler un transhumain ou un posthumain. Une des ambitions « modérées » transhumanisme (TH) consiste par exemple à lutter contre le vieillissement et la dégénérescence. Tenter de définir le transhumanisme, c’est donc aussi d’emblée poser le décor des questions qui l’accompagnent : Qu’est-ce que l’humain ? Ou se situent ses frontières ? « Augmenter » ou modifier l’humain, pourquoi et comment ? Quels en sont les risques ? Quelle humanité ou « déshumanité » future en conséquence ? Quels choix et actions possibles avons-nous ? Nous sommes donc au cœur d’un questionnement proprement méta-physique de l’humain où philosophie et technologie semblent inextricablement nouées.

**Transhumanisme modéré ou radical ?**

Né dans les années 1960s sur la côte ouest des Etats-Unis, le TH s’est développé dans les années 1990s sous l’impulsion de deux philosophes de premier plan mondial en tant que titulaires de chaires à l’Université d’Oxford : Julian Savulescu et Nick Bostrom. Fin des années 1990s, la World Transhumanist Association voit le jour, devenue, par la suite, « Humanity+ ». Sorti du giron de la pensée académique, le TH a investi des domaines plus concrets d’intervention comme en témoignent, entre autres exemples, les investissements de Google en vue de « tuer la mort ». Bien qu’une variété d’opinions façonne le TH, on peut distinguer deux courants principaux, tant sur le plan des objectifs que sur celui des moyens :

* Dans le prolongement d’une tradition prométhéenne, le courant « modéré » prend pour point de départ l’humain dans sa version actuelle. Il vise « seulement » à accroître et à corriger ses performances : sa longévité ainsi que ses capacités physiques et cognitives. Ce courant s’appuie une extension de la médecine thérapeutique classique vers une médecine d’amélioration de fonctionnalités saines. J.-N. Missa insiste sur le fait que« même sans véritable choix philosophique, la disponibilité de nouvelles techniques médicales curatives ou soulageant la douleur, ouvre la porte à une utilisation alternative », en particulier dans le cas d’effets secondaires maîtrisables : dopage sportif, dopage intellectuel (20% de lecteurs de la revue scientifique Nature ont admis en 2008 prendre régulièrement des amphétamines) ou consommation de Prozac pour être plus heureux. Les thérapies géniques, et en particulier les nouvelles techniques de remplacement de parties d’ADN, apportent leur lot de nouvelles autres possibilités, testées sur des animaux : soins de maladies musculaires capables de ralentir le vieillissement musculaire, augmentation significative de la mémoire, clonage, sélection des embryons, etc. Missa cite également les travaux de Miguel Nicolelis. Son interface cerveau-machine qui recueille les impulsions bioélectriques du cerveau pour les transformer en signaux digitaux compréhensibles par un ordinateur permet déjà à des patients tétraplégiques de pouvoir déclencher par la pensée des actes exécutés par des robots : déplacer des objets, se faire servir une boisson, etc. Sur cette base thérapeutique, Nicolelis vise à libérer davantage les performances du cerveau des contraintes du corps : actions à distance entre un singe aux Etats-Unis et un robot au Japon par l’intermédiaire de l’intelligence artificielle (IA), modification de perception sensorielle réussie auprès de rats qui parviennent à percevoir les infra-rouges par le biais du toucher au lieu de la vue, partage d’intention entre rats qui apprennent plus vite s’ils sont reliés à des congénères qui ont déjà appris,… S’appuyant sur ces découvertes et expériences, des philosophies peuvent se développer. Certaines pourraient par exemple considérer le vieillissement comme une pathologie et non plus comme un processus physique normal car inéluctable.
* Dans une vision technophile du monde et moins attachée à l’humain biologique qu’à ses performances, le courant « plus radical » du TH vise à s’affranchir des limitations humaines en prévoyant d’adjoindre ou de remplacer des composantes biologiques par des modules artificiels, et cela pas uniquement à des fins thérapeutiques. On parle ici d’agents « post-humains ». A titre d’exemple : sur la base d’une définition physiologique de la conscience en termes d’une activité bioélectrique active en boucle entre différentes zones du cerveau, et donc reproductible en théorie, Marvin Minsky et Ray Kurzweil (« Chief Futurist » de Google) visent la création d’une machine dotée de conscience : une activité entre neurones non humains qui génèrerait une expérience intérieure au cœur d’un cerveau artificiel. Prudent, Missa qualifie la réalisation de cet objectif comme « pas impossible ».

Le TH s’appuie donc sur un large spectre de technologies en constante évolution, parmi lesquelles l’IA. Celle-ci peut jouer un rôle direct (comme dans les travaux de Nicolelis que nous avons déjà évoqués) ou indirect dans la facilitation d’analyse de génomes, par exemple.

**Nouvelles technologies : nouveaux choix philosophiques ?**

Missa note que les problématiques soulevées par le TH ne se posent pas seulement de manière théorique. Elles se posent déjà dans les faits, qui nous forcent à clarifier nos positions et à formuler des choix philosophiques auxquels nous ne pouvons pas nous soustraire : refuser un traitement parce qu’il serait mélioratif et pas seulement curatif constitue un choix en soi. Sauf à restreindre les domaines de la recherche, ce que Missa récuse, c’est la recherche elle-même, et ses résultats, qui sont selon lui les moteurs de questions philosophiques, susceptibles de la stimuler à leur tour. Missa souligne également l’importance du hasard dans l’investigation scientifique, hasard qui rebat en permanence les cartes et réenclenche ainsi de nouvelles questions philosophiques. Enfin, il n’est pas possible selon lui de départager sur une base entièrement rationnelle les positions philosophiques que nous adoptons par rapport aux questions posées par le TH : nous ne pouvons donc qu’assumer les conséquences de nos positions et choix.

En opposition frontale avec le TH, les « naturalistes » ou « bio-conservateurs », parmi lesquels Fukuyama, Habermas ou Sandel, s’inscrivent en faux contre les améliorations technologiques qui feraient sortir certains hommes du périmètre humain « naturel ». Mais Missa pose la question : quel est ce périmètre ? Est-il « naturel » ou pas de vivre 150 ans ? Est-il « artificiel » de pouvoir remplacer un cerveau humain alors qu’aujourd’hui on remplace déjà des hanches et des cœurs ? La réponse à ces questions est bien évidemment influencée par l’époque où elle posée. Il n’y a donc pas selon lui de réponse absolue quant à la frontière entre ce qui serait naturel et ce qui ne le serait pas.

De même, concernant les modifications génétiques des embryons, les « naturalistes » argumentent qu’un enfant, dont les gènes auraient été modifiées par les parents, pourrait leur reprocher d’avoir porté atteinte à sa liberté. Missa remarque à l’inverse qu’un enfant, qui se retrouverait seul parmi ses amis à ne pas avoir eu les gènes modifiés, pourrait tout autant leur reprocher d’avoir refusé une modification génétique. Où est donc la frontière entre ce que les parents pourraient, ou non, faire pour leurs enfants ?

Missa souligne également la difficulté de définir une frontière claire qui délimiterait médecine curative et médecine méliorative, en particulier quand les techniques de création de génomes humains seront au point.

Enfin, un être doté d’une conscience artificielle peut-il être appelé un artefact ? Missa penche davantage pour le substantif de « personne », certes non humaine. Dans le même esprit, peut-on encore définir un être humain comme un être rationnel doué de langage alors qu’un robot répond déjà aujourd’hui à cette définition ?

Face à la difficulté de savoir ce qu’est l’humain et ce qu’il convient de faire face à ces avancées technologiques vertigineuses, Missa pense que le libéralisme peut nous aider. Ainsi, la règle de John Stuart Mill, l’un des penseurs libéraux les plus influents du XIXème siècle, pourrait être reformulée de la façon suivante : « libre à moi d’augmenter mes capacités physiques ou intellectuelles via ces nouvelles technologies pourvu que cela n’ait pas d’impact négatif sur les autres ».

**Quelle gestion des inégalités et des risques ?**

La maxime libérale formulée par Mill suppose implicitement que la liberté individuelle, atomisée, soit totalement affranchie d’impact sur le groupe. Mais quid dans un monde où les choix individuels de certains pourraient avoir un effet viral : dans l’hypothèse d’une large adhésion individuelle à l’«augmentation », qu’adviendrait-il à la minorité qui refuserait de se faire « augmenter » ? Cela pourrait-il mener à des inégalités physiques, intellectuelles et financières telles que certains pourraient « dominer » les autres en tous points et les exploiter en conséquence ? Faut-il dès lors que l’Etat intervienne pour « réguler » et empêcher les dérives inégalitaires, comme il l’a fait de tout temps pour d’autres domaines. Missa ne le pense pas pour la simple raison qu‘une telle régulation ne fonctionne, selon lui, jamais très bien et entraîne in fine des inégalités de traitement encore plus fortes, même si elles sont masquées. Il cite le dopage en exemple.

S’il reconnaît qu’une médecine méliorative risque d’accentuer les inégalités personnelles et géographiques parmi les populations, Missa pense qu’il est plus intéressant de veiller à ce que les populations les moins favorisées puissent accéder à un niveau « décent », plutôt que de se concentrer sur une réduction forcée des inégalités. Sur le plan économique, il argumente que le niveau des plus pauvres de la planète n’a cessé de croître ces dernières décennies grâce à la libéralisation des échanges. La question se pose néanmoins de savoir qui, et sur quel critère, est sensé définir ce que serait un niveau de vie « décent » pour les populations les moins favorisées.

Quant aux risques, Missa rappelle à nouveau que toute décision est « risquée » : autant celle d’accepter les modifications de l’humain que celle de les refuser. Il ne considère, par ailleurs, pas possible d’effectuer de réels tests scientifiques pour nous aider à trancher.

En conséquence, Missa défend une liberté totale de la recherche en ces domaines, y compris avec le soutien financier d’entreprises comme Google. De toute façon, le processus de transformation humaine est selon lui déjà à l’œuvre et on ne pourra pas l’arrêter quand bien même nous le voudrions. Il préconise donc une approche au cas par cas, acceptant le principe d’« essais et erreurs ». « La nature elle-même crée des monstres », dit-il.

Malgré leur force et leur pertinence en faveur d’une approche libérale, les arguments de Missa ne semblent pas, selon nous, réussir à écarter les questions relatives à la défense du « commun » (que nous avons investiguées durant notre cycle du même nom l’année passée). Ainsi, quels principes guideraient cette régulation du « cas par cas » ? La liberté des individus serait-elle antinomique avec des débat de fonds sur l’agir commun ou sur les risques que celui-ci ne soit mis-à-mal par des entreprises telles que Google ? Cette liberté peut-elle se retourner contre eux, par exemple par le biais de l’insidieuse « tyrannie des modes de vies » qu’explorera avec nous notre prochain orateur, le philosophe Mark Hunyadi ?

La suite donc, au prochain numéro !